

# Méthodologie de culture générale - Écrit et oral

Denis La Balme

ISBN : 978-2-7440-7342-7

---

## 2. La culture mise en œuvre : la dissertation en 7 étapes

### Section 7 – Rédiger

#### **Exercice**

Concevoir le plan détaillé ou la dissertation rédigée du sujet : « **Autrui est-il mon maître ou mon esclave ?** »

#### **Solution de l'exercice**

Remarque préalable sur le sujet : le problème ne m'invite pas à trancher d'un côté plutôt que de l'autre car, logiquement, si autrui est mon esclave, c'est dire que je suis son maître ; mais puisque je suis « autre » pour l'autre, autrui serait alors à *la fois* maître et esclave. Le sujet m'invite plutôt à méditer sur la possibilité même de dépasser cette relation maître-esclave. Peut-on dire qu'autrui, dans toute relation authentique, n'est *ni* mon maître *ni* mon esclave ?

Le sujet est pour le moins passionnant.

#### **Exemple de dissertation rédigée (avec plan apparent)**

La relation avec autrui n'est pas toujours chose aisée. Mis à part les relations privilégiées que je peux entretenir avec certains, force est de reconnaître que la présence même d'autrui me gêne souvent. Les autres sont, au mieux une source constante d'irritation, au pire une menace pour ma liberté, voire pour ma propre vie. Ce sont les autres qui relativisent ma toute-puissance, critiquent ma personnalité, et limitent la satisfaction de certains de mes désirs. Tel un éternel adolescent, je peux désirer vivre seul au monde, sans les autres qui me contraignent et me limitent. S'instaure alors avec l'autre un rapport de force. Au lieu d'être souvent l'esclave des autres, je peux vouloir en être le maître. La question se pose alors de savoir comment je peux me rendre maître d'autrui.

Je dois surtout me demander si j'ai raison de définir ma relation à autrui comme un rapport de force. Les autres ne sont-ils pas d'abord et surtout ceux grâce à qui je me construis, ceux avec qui je collabore, mûris et grandis ? Dois-je vouloir faire la guerre à autrui, au point de faire fi de ce qu'il m'apporte, au point d'en oublier même sa précieuse présence ?

Autrui est-il mon *maître* ou mon *esclave* ou *ni l'un ni l'autre* ?

#### **I. Autrui : maître et esclave**

##### **A. Autrui est mon maître**

Je peux légitimement craindre autrui en tant qu'il a le pouvoir permanent de me contraindre. La présence permanente de l'autre peut être ainsi vécue comme une menace : les autres peuvent être violents à mon égard. Violents, ils se rendent alors maîtres de moi-même, en agissant sur mon corps ou mes biens, contrairement à ma volonté. Le sentiment d'insécurité dont on parle aujourd'hui me fait alors appréhender autrui comme un danger permanent. N'étant par définition pas les autres, je peux craindre leurs réactions. En présence d'autres hommes, il est presque sensé de s'attendre au pire.

Non seulement la violence est un fait divers récurrent, mais l'histoire humaine est faite de pages rouges, écrites sur le sang versé par des hommes à cause d'autres hommes. « L'homme est un loup pour l'homme », écrivait le philosophe anglais Hobbes, indiquant par là que l'homme est le meilleur prédateur de l'homme. Les guerres ont

fait des milliers de morts. L'assujettissement de l'homme par l'homme a pris, au cours de notre histoire, des formes infiniment variées. L'esclave lui-même a existé et existe encore : des hommes peuvent en prendre d'autres pour en faire leurs propriétés privées, à qui ils donnent des ordres sous menace de mort. Les autres ont ce pouvoir immonde de faire de moi leur chose, leur esclave.

Même quand je suis aimé par d'autres, ceux-ci peuvent m'aimer d'une telle manière qu'ils font de moi leur esclave. Je peux notamment souffrir de l'amour étouffant de mes parents, qui, par là, me contraignent à les rendre heureux ; ou m'éprouver l'objet d'un sentiment amoureux délirant et idéalisant. En faisant de moi un « dieu », un être unique et parfait, l'autre peut me rendre esclave. En ne voulant vivre que pour moi, il me contraint à ne vivre que pour lui. Aussi puis-je légitimement avoir peur de tout ce qui risque de me rendre esclave d'autrui. Aussi puis-je même craindre d'aimer, et surtout d'être aimé.

Enfin, l'autre peut être vu comme mon maître en raison même de ce qu'il est : autre. Pour Sartre, l'autre se caractérise notamment par un regard posé en permanence sur le monde et sur moi. Or, j'ignore comment autrui voit le monde, et j'ignore aussi comment il me perçoit. Je ne vois pas ce qu'autrui voit et je ne me vois pas comme autrui me voit. Je suis constamment un objet sous le regard d'autrui. Ce dernier va, en outre, poser constamment sur moi des jugements de valeur. Mais ces jugements de valeur sont inconnus et indéterminés. Je ne peux contraindre autrui à penser ce que je veux ; et j'ignore même ce qu'il pense. Je ne peux que lui faire confiance. À ce titre, « l'enfer, c'est les autres » pour Sartre (*Huis clos* et *L'Être et le Néant*, partie III, chapitre 1) : l'autre est un univers inconnu dans lequel je ne peux entrer ; et dans ce monde autrui me pense, me fige d'une manière qui m'échappe absolument. Ainsi suis-je en droit, pour cette ultime raison, de percevoir autrui comme une menace permanente et d'instaurer avec lui un rapport de force : c'est autrui ou moi, l'un doit vaincre l'autre.

### **B. Autrui est mon esclave**

Mais si autrui peut se rendre maître de moi par ces diverses façons, je suis moi-même « autrui » pour l'autre. Aussi tout ce que je peux dire d'autrui se dit en même temps de moi vis-à-vis de l'autre.

Moi aussi, je peux me rendre maître d'autrui. Je constitue, pas moins qu'autrui vis-à-vis de moi, une menace permanente pour lui. Si l'autre peut être violent à mon égard, je peux également l'être. J'ai le pouvoir de me rendre maître d'autrui, d'écraser sa liberté, d'aller à l'encontre de sa volonté.

Même si j'ai été victime de la violence des autres, je peux me venger d'une manière ou d'une autre. J'ai la possibilité de répondre à la violence par la violence. Si l'histoire atteste la permanence de la violence entre les hommes, elle montre aussi des cas multiples de cette vengeance des faibles sur les forts, de cette violence des victimes sur leurs bourreaux, de cette révolte des opprimés sur leurs anciens oppresseurs.

De même que je peux être victime d'un amour maladif qui me rend esclave comme être acteur de cet amour. J'ai le pouvoir de m'emparer d'autrui, de sa liberté, en l'idéalisant, en exigeant de lui qu'il me rende absolument heureux.

Et si l'autre est ce regard porté sur le monde qui m'échappe et m'enferme en même temps, je suis également – puisque autre pour l'autre – ce regard porté. Moi aussi j'organise le monde à ma manière. Moi aussi je perçois l'autre comme je veux. Moi aussi je porte sur l'autre, en permanence, des jugements de valeur qui lui échappent par principe. Si bien que je suis, selon l'expression de Sartre, un « regard-regardé », en permanence sujet et objet, en permanence maître et esclave, transfiguré et dégradé.

Autrui n'est pas mon maître. Ni mon esclave. Il est tout à la fois mon maître et mon esclave. Puisque je suis autre pour l'autre, si l'autre est mon esclave, je peux à mon tour être son esclave ; et si l'autre est mon maître, je peux moi aussi me rendre maître de lui.

Mais précisément, la question se pose de savoir si l'autre ne peut pas être *autre chose* que maître ou esclave. Le rapport de force permet-il d'être en relation avec autrui ? Autrui n'est-il pas, en vérité, autre chose qu'un maître ou un esclave. Fondamentalement, *qui* est autrui ?

## **II. Autrui : ni maître ni esclave**

### **A. Je ne peux le contraindre**

Je peux, certes, user de violence à l'égard de l'autre, et inversement. Mais alors, il ne peut s'agir d'une violence faite à *autrui*. Autrui, comme moi-même, est proprement intouchable. Je peux porter atteinte au corps d'autrui, à ses biens, voire à son imagination, mais non à sa pensée et à sa volonté. Le violeur, par exemple, s'empare bien d'un corps, mais ne force pas le consentement. Là réside la définition même de la violence : une action violente va à l'encontre du consentement de l'autre. Être violent consiste à prendre quelque chose de l'autre. J'annule donc en même temps l'autre (dans sa liberté même) quand je suis violent à son égard. C'est la raison pour laquelle je *n'ai* pas l'autre car si j'essaie de l'avoir, l'autre n'est plus. La violence est solitaire et triste : je ne suis riche de rien car je n'ai rien *reçu* de l'autre. Faire de l'autre son esclave n'est, en ce sens, pas possible. « Le meurtre exerce un pouvoir sur ce qui résiste au pouvoir », comme aimait à l'écrire Levinas. En faisant de l'autre mon esclave, je peux le contraindre à poser des actes qui me conviennent, mais c'est toujours malgré lui qu'il les pose. L'autre, dans sa volonté et dans sa liberté, n'est jamais à *moi*. L'autre en tant qu'autre ne peut jamais être un esclave et je ne suis moi-même l'esclave de personne. Avec autrui, je n'ai jamais le pouvoir de contraindre. Puisque l'usage de la violence annule dans le même temps son objet, autrui, l'authentique relation avec autrui ne saurait se définir comme un rapport de force.

## **B. Je ne peux le connaître**

Si, comme le décrit Sartre, je peux penser ce que je veux d'autrui, je ne saurai prétendre le connaître et, en ce sens, le « posséder » par mon intelligence. Autrui, dans son être même, est toujours au-delà de ce que je peux dire et savoir de lui. De même que je ne peux jamais être enfermé par la conception que l'autre se fait de moi. Autrui est en cela un mystère, et non seulement une énigme qui un jour ou l'autre se résout. Pour Levinas, en particulier, l'altérité absolue, c'est autrui, au sens où l'autre ne saurait devenir l'objet d'un savoir définitif. C'est en aimant l'autre que je peux goûter à l'intimité de son être. Aimer, c'est goûter la proximité d'un être qui échappe par principe à mon savoir. C'est la raison pour laquelle, à nouveau, la relation maître-esclave me fait inévitablement rater autrui. La meilleure manière de passer à côté d'autrui, c'est de vouloir en faire un esclave.

## **C. Autrui, nécessaire à mon bonheur**

Non seulement le paradigme du maître et de l'esclave a quelque chose d'illogique, mais il rend très mal compte du caractère précieux d'autrui pour moi. Loin d'être une gêne, autrui est d'abord celui qui m'aide à me construire. Je ne peux m'aimer moi-même, bien user de ma liberté, perfectionner ma capacité de penser et d'aimer sans l'aide des autres, de mes parents et de mes proches. Je ne me suis ni fait tout seul ni rendu heureux tout seul. Il est d'ailleurs impossible de « rembourser » la dette que nous avons à l'égard d'autrui. Comment un enfant peut-il rendre ce que ses parents lui ont donné et enseigné ?... Comment peut-on rendre l'héritage que nos anciens nous ont laissé, puisqu'ils ne sont plus de ce monde ?... Être juste à l'égard d'autrui, c'est reconnaître ce qu'il nous donne et ce qu'il nous a donné. Les autres sont ceux qui me font vivre, sur lesquels je m'appuie pour grandir et mûrir. Même nos « ennemis » sont d'une certaine manière nos amis, tant ils nous font prendre conscience de la nature de la personne que nous sommes et des valeurs que nous portons.

La relation maître-esclave est la pire des relations que l'on peut entretenir avec autrui, car en voulant s'emparer d'autrui, on le fait disparaître en tant qu'autrui. C'est d'ailleurs l'impossibilité de contraindre autrui qui fait de l'autre un autre. Ne voyant pas en l'autre une constante menace, je suis appelé à prendre pleine conscience qu'une existence pleinement humaine n'est pas une existence solitaire. Les autres ne sont pas à craindre. Ils sont à considérer, à respecter, voire à honorer. Je dois beaucoup aux autres, sans quoi ma propre humanité et ma personnalité n'auraient pu s'épanouir.

Mais si j'ai beaucoup reçu, sans doute suis-je appelé à beaucoup donner en retour. Sans doute est-ce, indirectement, une manière de payer ma dette envers ceux qui m'ont aidé à être ce que je suis.